

A.P.A. DELUSIER

*Tombeau pour enterrer l'hiver à venir*

et trois autres élégies

*accompagnés d'un portrait du poète Philippe Jaccottet*

*par Damien Legrain*

“Tombeau pour enterrer l’hiver à venir” est déjà paru dans le n°2 des *Cahiers du Boudoir (Du vent qui craque*, 2019, p. 79-82).

## Tombeau pour enterrer l'hiver à venir

*à Marie-Hélène Lafon,*

Longtemps longtemps longtemps dans la nuit fait le monde  
Quand elle va qui peut abriter qui sait  
Ou c'est ce qu'elle sait ou c'est que longtemps  
Dans la nuit fait le monde une nuit abritée  
Si comme s'il en va comme chez eux  
Là-bas il en est des parterres comme des nuées  
Grossies car qui ne va sans aller sous l'orbe  
Déguerpir dans le soir disparue la tribu  
Sait s'il en va s'il va s'il va s'il va  
Ou si comme si comme secoue l'aubépine a  
Pleuré la chétive descendre est une forme  
Tranquille qui ne pense plus pleuvoir  
Seulement voilà elle est déjà mordue  
Creusée de croquis secs l'arbre des messes  
Bleues cache son sexe sale dans là une  
Trappe taquine sur rendez-vous  
Les vendeurs de ténèbres sont des gens comme  
Ils font l'ombre l'épée effondrent

Le pouls des morts est lent si lent  
Qu'on en meurt d'aujourd'hui  
La cerise peut-être brise un chauffe-toilette  
Courir la lumière a ce quelque chose  
De coucher sur papier à lettre  
Les lundis de l'automne qui vont  
Sous les lilas grinçant de gros lieux  
Le lever exquis les élans les souffles de  
Jets dans les flétris glas de cloître  
Dort une bête dans ce coffre sur la tête dedans  
Il marche bruyamment dans un bruit de  
Mort beau creux de coups à crans  
Le vil âne bêle rugit dans le vent craquent  
De grands songes noirs le cil de ce bras de  
La mer oscille entre les roseaux rouges dessous  
Grotte grincheuse gagne une étape  
De vie la poudre légère légère des  
Creux de cœur cache baigne dans le flot  
Facile de vagues monstres l'âme est chez elle  
Heureuse des cendres jaillies de l'Arc veule  
Des petites mânes légers les feux fols  
Le chrysanthème sort son tertre il  
En jaillira des coquelicots  
Rouges les cèdres mous qui tombent  
Beaux des bougies soufflées longtemps sur la  
Nuit un cadavre creux couche

Comme un dimanche dans le placard bleu  
Des pâquerettes sont jolies  
Là-bas couchant des petits pas clos dans  
L'énergie lente le souffle siffle des lits  
Craquent le jour jaune joli toujours  
De grandes aubes brunes vont là  
Où est le temps ne vient jamais l'orge  
Morte sourit aux calvaires minciés  
Les dits jamais dits dire la nuit qui  
Soudain vient dans la ruine écrite  
Sur papier à soie sur papier à noms  
Où viennent les repos ronds des coffres  
Lents le soleil sèche l'aile  
Agite un Icare rue de l'ombre  
Nue qui va qui va qui va creusant où  
N'ira nul ne va gagner  
Les chemins gris à plus de silence creux  
Qu'on ne pense soudain il crie  
L'hallali lent des secousses neutres  
Ternies d'oripeaux pâles pouffé  
Dans l'élan libre l'affolement rend  
Droit aux cécités l'Homère pleure les  
Cadavres crachés sous les valises votées  
D'injustice de longues ombres parties  
Sous l'hiver lent accouche nocturne  
Ment la telle indolence couche qu'il en

Faut pour dormir loin loin dans  
Le sépulcre sombre lumière belle  
Du couchant chaud chu sur  
L'automne tapis de saisons si comme  
Si dans cette forêt folle allait un chasseur  
Fou le soleil particule des étoiles qui  
Daignent rire les cimetières  
Sont des si comme si comme secouer  
Sa chaleur avait pour chasser ses rayons  
Une odeur de pitié il aimait pétrir sa  
Faute dans le four des étoiles  
Il va en cuire des pains poussières  
Jetées dans le néant nu du poul  
Pauvre glaise encore génie des veines  
Volées aux terres closes du temple  
Crépuscule Les monstres tièdes  
Sont sous les lits meubles vétustes quelque  
Fois surgis des tempêtes lâches ils soupirent à  
Peine leur songe crieur  
Maudit de trésors las des coups  
Verts vont dans leurs cales molles  
Coffrer les bandits lourds d'os vieux  
Les glas pour larguer des bombes roses  
N'ont rien à voir avec le temps des cerises  
Peut-être avec le vent la persienne  
Grise va tenir le rideau vu jamais

Des tombes creuses calfeutrent le  
Rameau est vigoureux il descend la lumière  
Donne une oreille de chat à ceux qui  
La convoitent dites-leur criez du sépulcre  
Les taffetas retors le fusil est de sortie  
Dans l'église en silence il couche un  
Cœur crocs plein plomb cabane  
Cache un caveau danse feu flamme  
Sur la déveine veinée de vin vieux  
Corne laissée libre au champ qu'une  
Bataille tout à coup balance

–Mais quand monte au grenier

Un bruit de rouille rage  
Survole la garde seuil parquet de  
Pot-pourri où ne va que l'essentiel  
Est ailleurs quelque part entre  
Les autres et là-bas quelque  
Fois voir presque au bout du désert  
S'agiter un bruit brun s'envoler faible  
Ment libellule chante un nom de  
L'exil loin sourire de sœur la ville veille  
Soudain creuse dans la molle un trou  
Pleure le chemin l'emprunte  
Touche de la terre qui bouscule le  
Bord du vent est fort de joie  
Vive elle lasse l'arbre inversé des racines

Rive dans le décor court marine  
Morte mord rapide marmonne  
Mon chou le cœur pourpre fouille un ventre  
Amoureux des aubes blanches molles  
L'Europe porté jusqu'au cri ce trou d'or  
Brouille la brume déchirée tu gis là  
Dans ce corps terreur de taupe qui est mien  
Sculptée pour salir l'envie  
Crue des champs chauds du dehors il  
Sent que vient l'orage rougir coin  
Pour coin les sentiers prêts de  
Fondre au matin le pas plus  
Pauvre pas du tout lourd moins vieux  
Que les vents soûls qui l'attirent  
Pour pleurer



Tombeau pour oublier le temps qui est celui de mourir

*à Benoît Conort,*

Cendre qui dépose quelque part couchée où  
Sais-tu que ma mort a nommé pour  
Mourir c'est une épreuve pour tous ceux  
Qui convoitent son or reculé de L'abîme le  
Monde crépite dans la braise longue  
Elle dit renomme nomme qui est celui  
De la mort et qui est celui de ma mort  
Celles qui ont cette tache sur les mains  
Ne savent pas encore que grandir c'est s'avancer  
Pour la tuer Elle pense encor aux  
Lendemain les timides prélats que les jours savent  
Éblouir dans la lumière morte pour courir le  
Risque des cycles Je le connaissais comme  
Je connais depuis ma petite naissance  
Le nom qu'il porte a un cœur grand  
Comme les enfants elle est peut-être aussi  
Petite que ne l'est une jeune fille qui voit  
Sous la fenêtre la pluie retomber au  
Même endroit où elle a aussi vu

La neige les rayons du soleil les larmes qui  
Passent et qui font que par chez elles  
Ce long sourire pleutre paraît bien  
Minuscule pour qui ne sait sourire pour  
Qui ne sait saillir de ses doigts l'ombre  
Qui l'effraie encore dans les arbres on y  
Voit sa mort mordre le jour jaune n'est  
Pas toujours triste souvent il peut être  
Autrement que parfois c'est mais  
Autrement tout le monde proteste pour  
Dire que c'est injuste mais qui sait que  
C'est que vivre quand on connaît déjà  
L'heure de sa propre mort est soudain venue  
Franchir les persiennes bleues ont ri dans un  
Grand bruit chaud le temps ne s'est jamais arrêté  
Jamais tout à fait pour qu'un mont-de-piété  
Glisse de la colline-close il fallait  
Autrement les nus noms qui ont fait sa mort  
Pour recueillir les saules et toutes leurs larmes  
Laissées tombées sur les herbes creuses là où  
Jadis s'approchait La Mort même s'y penchait  
Pour sourire un peu d'une grimace c'est  
Toujours un peu pour demain nommer libre  
La vie vive sans mener à cette mort  
Sur le nom j'ai écrit celle de son  
Ombre est plus blanche que jamais

Elle n'écrase plus sous ces branches penchées  
L'aurore nuit à ses pousses qui sont si petites  
Qu'elles disent déjà de regarder par les  
Persiennes bleues la pluie descendre  
Les lampes qui sont assises dans les herbes  
Souvent restent pour mourir peu de bruit  
Les sauve chaque jour qu'elles les élèvent  
Jamais un Revenant revenu des lumières  
Qu'elles n'aient sauvé  
N'a encore vécu hier  
Maintenant c'est trop tôt

## Tombeau de Temple

*à Frédéric Jacques Temple,*

Maintenant qu'à ta mort il faut partir  
Prendre par la main ton petit rosaire  
Et bourlinguer encor – encore dans la  
Térébinthe verte où jadis tu  
Étais seul à bord sur le canot  
Racorni penché des feuilles fouille  
Le long de la ligne ton petit cœur  
Ton petit cœur pleureur caché  
Sous le tas de cendres Là où  
Maintenant il ne peut plus que se  
Rêver parce qu'après l'horreur  
Vient toujours l'amour qui de  
Sa bouche d'opaline dessine  
Dans les airs des coriandres noires  
Signe qu'un matin tu as pris ton manteau  
Et es parti te reposer sous un  
Grand chêne vert où le vent soudain  
Te prit de son hallali lent Lentement

Sans te surprendre a fait de ton  
Visage une couronne d'or où les  
Améthystes qui t'ont fait roi sont  
Aussi descendues dans le trou  
Que le jet d'ombre au soir  
Sombrement lançait sur les  
Feuilles effacées d'encre Ce n'est  
Plus qu'un seul arbre qui reste de vos  
Ombres qui ne sont plus qu'une  
Mer de foghorns blanche et où  
Chaque matin et où chaque soir du val  
Des Asphodèles descend une voix vespérale  
Qui dit qu'est venu le temps des  
Grands papillons de sable des petits  
Plis de porte maintenant que  
Temple a monté l'escalier qui  
Mène au palais fait de mélèzes  
Vieux

Le Languedoc perd son poète

A la langue d'oc éperdue et voilà  
Que l'anathème brise lame de la  
Haute-Plage on Voit hélas  
Prendre le large partir pour ce qui lasse  
Le Temps et déjà le Temps qui perd  
De sa lumière un bout de  
Bruit et sa casquette

Chaque choc le laisse sourire il est  
De ces grands piliers de bois que  
Saint-Malo sur ses rivages laisse  
Depuis plus de mille ans droits échoués  
Sans partir Il tient sur le ressac  
Et est raie salée s'allant saluer  
Sur l'horizon par un de ces rayons  
De soleil tombe dans le néant où  
Plus rien ne s'élève Plus que noir nu  
Plus que plat plié comme  
Vaste désert plus que rond  
Que le monde épouse toute nuit  
Dehors la traversée est finie la guerre a  
Sombé dans un grand champ où  
Vous alliez toi et Macarie pour  
Cueillir les chrysanthèmes que  
Même à plaisir les plus belles gemmes  
N'auraient pu corrompre Sous vos deux  
Regards s'ouvre un livre grand  
Plus vaste encore que des émeraudes blanches

Et ouvre une porte  
Abritée colonnes où passe en  
S'avançant la mort antienne  
La mort antienne que tu voyais  
De ta fenêtre lorsque dans le soir  
La dernière sirène élevait des nuées

Plus sombres que des automnes

Rien Rien que ce creux dans la colline où tu

As trouvé ta maison pas même

Un matin de feuilles mortes soufflée

Et que tu allais par la main la nuit

Ébaucher d'un rideau Pas même dans

Tes jeunes années la corde cloutée

Des pupilles blanches qu'elle sifflait

Au loin la nuit lever de son chapeau

Pas même pas même pour aimer un

Autre jour celle que tu laissas sur la rive

Où depuis en passant tu ne jettes aucun

Regard Pas même le poème blafard

Descendu de la pluie pour corrompre

Ce silence où tu t'es trouvé Jadis avec

L'ombre accrochée à ton manteau

Pour te suivre elle penche un peu

De vieillesse abandonne la donne

Qui vous rendaient chanceux quand

Elle et toi par les forêts par les grèves

Vous alliez retrouver l'antique nue

Elle et toi pour retrouver la noire sève

Qui vous avait en laisse détenus

*6 août 2020*

## Tombeau de Philippe Jaccottet

Quelle est dans ta présence l'ombre éventée et  
Sans lendemain qui t'a toi alanguï sous les arbres ?  
Est-ce seul le silence déjà près d'elles ébruité ou  
Le cri qui se tait à la lumière plue sous leurs branches ?  
Les corps alanguis et vacants dans la boue des déserts et  
Que tu déterrais du sommeil sans-âge ; là, dans le tapis  
Chu, en couchant un navire t'a pris de l'amarrer aux  
Littoraux venteux où je t'ai pour la première fois  
Etreint, et où de ta bouche j'ai entendu ces mots  
Noirs : « Tandis que ta larme ouvre sur le levant et  
    Qu'au pays des nuits descend sur ses plaines le  
    Radeau de l'or du jour monte au-delà ce visage  
    Dans de l'eau ton signe ta promesse que j'avais  
    Transportés jusqu'aux doubles portes d'airain  
    M'amenait à penser à ton ombre errante,  
    Nous étions à la merci des hommes et des  
    Grands feux près desquels les ifs à la merci des  
    Aubes de leurs rives orageuses aux calvaires  
    Vaporeux et à leurs sépulcres parterres,  
    Là, dans l'odeur douceâtre des silves, t'ont



Défait de tes limbes, et j'ai vu la beauté se  
Corrompre à la nue de tes ténèbres, elles plus  
Charmantes que des hivers ont rivé  
Sur ta trace l'aura douce tranquille perfide  
Abandonnée dans les déserts bleus aux  
Loups des lacs Loin dans ces crevasses  
J'ai souvent rêvé à leurs cris leurs morts  
Venir caverne leurs griffes sans ongles  
La couverture agrippée aux plafonds  
De mes nuits parce que de tous les  
Destins naissent de chambres obscures  
Des morts futurs qui se croient vivants  
Alors qu'ils ont déjà les pieds dans l'aube  
Pine large comme à l'origine comme à la  
Fin... »

Et c'était à la source des mythes et des rêves  
Que tu occupais dans l'étoffe dont est fait le monde  
La place que ta canne perdue dans ses plis a  
Laisse présager aux cercles de pierres  
Tu craignais qu'elle ne te revienne jamais  
Des sureaux sanglants ou des chênes chus,  
Alors pourquoi dans ta mort sans un sanglot  
Les mots chenus ne se sont-ils pas penchés sur  
Ton berceau de brume ? Qu'à peine avait paru  
Le crépuscule, que déjà dans ce havre  
D'ombres tous les mots levés t'accompagnaient

Vers Bonnefoy Temple Archiloque qui  
Sans leurs boucliers oubliés sur le champ  
De bataille t'ont parmi la nuée lunaire  
Lancé un mot plus élevé que les autres :  
    "Nuie à la nuit quand tombe la tombe  
    Des invalides déserteurs qui ont de la  
    Mémoire et du roman des nations  
    Une certaine idée !" Signant dans ta nuit le  
Nom écrit sur le perron glacé où Jadis  
Était tombé déjà une enfant dans l'abysse  
Allant seule vers où un sépulcre creux  
S'est écrit celui qui fut le tien  
Quand la trace de tes pas ne se voit  
Plus dans la neige déjà fondue  
Tu pensais en ouvrir la porte et  
Voir aller voir aller ce que la clef  
D'ivoire t'aura depuis ôté Léthé  
Sans oubli menée sur des étoiles plus  
Lointaines que des rêves plus ter  
Ribbles que des morts, dans les fosses  
Ou laissés sur les routes, dans un grand  
Chant scandé d'Outre Monde danse  
Une mère qui a plus de rides qu'un  
Parchemin muet maraude ce sable  
L'arrachée rangée du silence élancée  
Qui par ses étés donne un autre signe

À tes espérances et l'entends alors du  
Mont que la pitié aura distingué  
Dans sa misère pour redescendre et  
Voir le Panthéon où le grand vers a  
Sur tous les murs des airs de cantates,  
Les grandes femmes seront alors  
Chargées de guirlandes en térébinthe  
Et quand tout aura l'odeur de qui  
Dans ton lit s'est blotti un matin  
Contre toi tu sauras que tu as aimé  
Et que maintenant c'est fini



Portrait du poète